

LES BONNES INTENTIONS



Un film de **Gilles Legrand**

Avec Agnès Jaoui, Nuno Roque, Alban Ivanov, Michèle Moretti,
Leonore Confino, Hervé Masquelier, Tim Seyfi, Claire Sermonne

Press server: <http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details/++/id/1131>

Sortie: le **21 novembre 2018**

Durée: **112 min**

MEDIA CONTACT

Eric Bouzigon

Tel 044 308 39 08

e-mail: eric@filmsuite.net

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG

Lagerstrasse 102 • 8004 Zürich

www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Isabelle est la mère de deux adolescents qui grandissent dans un environnement protégé. Elle met toute son énergie dans son engagement social en donnant bénévolement des cours de français à des immigrés. A trop vouloir soulager toutes les misères du monde, elle ne s'aperçoit pas que ses élèves finissent par lui préférer une nouvelle collègue. Pour sortir de l'impasse, elle va alors embarquer ses élèves dans un challenge spécial : l'apprentissage du code de la route en s'associant à un moniteur d'auto-école passablement foireux.



ENTRETIEN AVEC GILLES LEGRAND

Quel fut l'élément déclencheur de cette histoire ?

Lors de nos recherches avec Frédéric Brillion, mon associé et producteur du film, nous sommes allés voir une pièce de Léonore Confino, *Le Poisson belge*, car nous aimions l'écriture saillante de cette auteure. Nous avons envie de lui proposer d'écrire un scénario sur l'engagement social ou humanitaire, dans lequel évoluent souvent des gens pleins de bonne volonté, mais avec peu ou pas de formation, souvent peu de moyens et chargés de solutionner les pires problèmes de nos sociétés... Dit comme ça, il y a matière à faire du cinéma ! Nous lui avons présenté une amie qui donne des cours d'alphabétisation. Je lui avais aussi fait part de mon « plaisir » d'entendre la langue française massacrée par des étrangers... et aussi d'un projet abandonné de comédie autour d'une auto-école. Nous avons déposé ces idées entre les mains de Léonore, qui est revenue avec une structure de scénario, nourrie aussi de son expérience personnelle, car sa mère a, je crois, beaucoup œuvré dans le social. C'était donc une grande salade de fruits, composée de différents vécus, qui nous a menés à ce portrait de femme. À la lecture de cette première structure écrite par Léonore, j'ai eu envie de réaliser ce film moi-même. Il y a eu ensuite beaucoup d'allers et retours entre elle et moi pour finaliser le scénario, mais la trame initiale revient à Léonore.

Vous êtes constamment sur le fil entre drame et comédie...

J'aime l'idée qu'on soit sur ce fil et qu'on puisse glisser d'une tonalité à une autre. Cela renvoie aussi au sujet. C'est un devoir d'essayer de sauver les gens, mais ça peut être aussi très usant ! J'avais envie d'une comédie douce-amère et je crois qu'on tenait le scénario idoine.

Entendiez-vous faire la peau aux clichés tout en jonglant avec eux ?

Je ne voulais pas réaliser un drame social. Pour qu'on puisse rire de ces situations, il nous fallait jouer avec les clichés et rendre les personnages attachants. Si j'avais engagé des acteurs reconnus pour jouer cette bande d'illettrés, nous aurions fabriqué des clichés. Là, j'ai choisi des inconnus qui n'avaient presque aucune expérience du jeu. Par exemple, Roméo Hustiac, qui joue Radu, est un vrai Rom, qui ne savait ni lire ni écrire, et qui vivait sous un pont à Marseille avec sa famille.

Je ne pouvais évidemment pas m'amuser à faire une caricature de son personnage ! Mais je voulais aussi tenter de faire rire. Donc oui, nous étions sur un fil. Le film n'épargne personne, ni ceux qui donnent ni ceux qui reçoivent : Isabelle, sa famille passive ou les « apprenants », comme on dit dans le social.

Avec Elke, le personnage de l'enseignante allemande issue d'une famille de nazis, vous y allez fort !

C'est vrai et pourquoi pas ? Cette Allemande est trop parfaite ! Elle est jeune, jolie, structurée, mais il y a un bug dans sa famille ! C'est un des tiroirs du film: pourquoi fait-on du bien ? Elke a-t-elle quelque chose à racheter ? La psycho-généalogie peut révéler des situations qui deviendront des motivations à l'engagement social ou humanitaire : on lui a collé ce fardeau impossible à porter et à racheter.

Isabelle est-elle une héroïne à vos yeux ?

Oui, car elle va contre vents et marées jusqu'au bout de son engagement. C'est une héroïne avec ses qualités et ses défauts. Elle peut être insupportable, maladroite et chiant. Elle est humaine et complexe. Mais elle ne doute pas. Et quand elle trébuche, elle se relève et atteint ses objectifs. Ce qui en fait une héroïne à mes yeux.

Envisagiez-vous ce film comme un miroir tendu au spectateur ?

On changera le monde si chacun d'entre nous s'engage et agit à son petit niveau en fonction de ses moyens ou de ses capacités. Je crois qu'il ne faut pas tout attendre de nos politiques ou de nos dirigeants. J'espère que les spectateurs pourront s'identifier à Isabelle, car elle possède des facettes très universelles.

Le film pose la question du don inconditionnel: existe-t-il vraiment ?

Le film pose la question de la nécessité ou de la motivation du don de soi : Quel est le moteur de ceux qui s'engagent ? Je ne crois pas au pur altruisme. Je pense qu'on trimballe tous des culpabilités, des carences affectives, ou des raisons plus complexes. Dans le cas d'Isabelle, ce qui est certain, c'est qu'elle a besoin d'amour.

C'est un trait commun à vos deux précédents films. Dans Tu seras mon fils, le fils mal-aimé cherche le regard de son père; dans L'Odeur de la mandarine, l'époux souffre du manque de désir de sa femme à son égard. Dans ce film, Isabelle traque l'amour de sa mère.

J'aime faire des films très différents les uns des autres, mais il y a sans doute un sillon que je creuse inconsciemment. Je fonctionne beaucoup à l'instinct, je ne saurais pas exprimer ce que vous dites-là, mais ce qui est certain, c'est qu'Isabelle souffre depuis toujours du manque d'affection de sa mère. C'est sans doute l'un de ses principaux moteurs.

Vous filmez quatre générations de femmes dont les rapports ne sont pas sans heurts. Le film pose en filigrane la question de la transmission...

Il y a une phrase dans le film, prononcée par Isabelle, qui résonne fort pour moi : « Une mère, c'est quelqu'un qui donne l'exemple ». À la fin du film, Zoé, la fille d'Isabelle, comprend sa mère et progresse. Isabelle a cette force : elle veut inculquer quelque chose à ses enfants, et je crois qu'elle y parvient.

Le choix d'Agnès Jaoui dans le rôle d'Isabelle s'est-il imposé à vous ?

Agnès est l'actrice idéale pour ce rôle. Elle a cette image de femme généreuse, engagée, avec des idées progressistes, tout en ayant la capacité de se moquer un peu d'elle-même. Elle a été très bonne joueuse - elle a eu parfois du mal avec certains dialogues très acides, mais elle a de l'audace et de l'autodérision. Elle accepte de ne pas forcément être mise en valeur. J'ai beaucoup de reconnaissance pour ce qu'elle a fait dans ce film.

Comment avez-vous trouvé la note juste ensemble ?

Le film était très écrit. Il n'y avait pas beaucoup de place pour l'improvisation, mais je trouve toujours intéressant de laisser le comédien proposer sa lecture du texte. Ensuite, c'est de l'affinage. Je suis le gardien d'une tonalité. J'avais un peu peur, au début, que le personnage soit trop antipathique. Nous avons été très vigilants avec Agnès, puis ensuite au montage, à ce que ce ne soit pas le cas. Le film dresse le portrait d'une femme. Il fallait donc le prendre sous tous ses aspects, mais en trouvant le bon équilibre pour qu'Isabelle soit aimable.

Isabelle est en mouvement constant. Votre caméra, de fait, est très mobile...

Sans donner le tournis au spectateur, j'avais très envie d'être avec elle tout le temps. Je voulais la suivre, qu'on sente sa mobilité, qu'on soit au plus près des visages. C'était donc la donne de départ. Je crois même qu'on n'a jamais posé la caméra sur pied. Cela donnait une énergie au film et au personnage d'Isabelle, qui bouge sans cesse. Les élèves d'Isabelle forment une troupe autour d'elle.

Comment avez-vous trouvé ces comédiens ?

Tous viennent d'horizons très variés. Chantal Yam, qui joue Chuang Mu, par exemple, a des parents chinois qui tiennent un bar-tabac dans Paris. Elle n'avait jamais joué de sa vie. Mais aux essais, elle était cent fois plus juste que des comédiennes qui jouaient la Chinoise. Et pour éviter de faire de son personnage une caricature, il fallait la choisir, elle. GiedRé, elle, vient de la chanson. Elle chante sur scène, et c'est la première fois qu'elle joue. Saliha Bala, qui joue Souad, fait partie de la troupe des Françaises. Elle est d'origine algérienne, a très peu joué au cinéma, et elle était encore récemment dans l'enseignement. Ce film était une expérience nouvelle pour elle aussi. Nuno Roque, qui joue Tiago, fait du one-man-show. Dans la bande, il n'y avait que deux comédiens professionnels : Martine Schambacher, qui incarne Francine Grapinot, et Bass Dhem. Même Claire Sermonne, qui joue Elke et qui est comédienne, n'est pas connue du public. Pour donner de la crédibilité à tous ces personnages, il me semblait important que les spectateurs ne puissent pas les identifier.

Pourquoi avoir placé une Française parmi les élèves illettrés ?

Parce qu'il y a beaucoup d'analphabètes en France, c'est une réalité. Et il y avait un message à faire passer discrètement, car ce personnage porte un petit sac à dos politiquement chargé... De l'ignorance naît son comportement. Et j'aime l'idée qu'au contact des autres, elle aussi évolue. Le film montre que le brassage est une richesse.

Michèle Moretti semble se délecter dans le rôle de la mère revêche...

Quand on cherche une comédienne de 75 ans pour jouer une femme avec ce caractère, on pense à elle, car elle est formidable dans ce genre de rôle ! Et je suis incapable de dire si c'est une pure composition...

Alban Ivanov donne à voir, une fois encore, son grand potentiel comique...

Je pense que ce comédien ira loin. Il a la force d'un Jacques Villaret moderne. Son potentiel comique est énorme, et c'est surtout son humanité qui le distingue. Il peut être très émouvant. En outre, c'est un homme adorable, fin et généreux, avec qui il est très agréable de travailler.

Qui est Tim Seyfi, qui joue le mari d'Isabelle?

C'est un acteur turc, qui vit en Allemagne, à Munich. Il a fait des études d'interprète et parle plusieurs langues, dont le français. J'avais du mal à trouver un acteur « de l'Est » pétillant pour jouer le mari d'Isabelle. Il fallait qu'il soit plus jeune qu'elle, comme le veut le scénario, puisqu'on doit imaginer qu'Isabelle l'a rencontré jeune homme alors qu'elle faisait de l'humanitaire en Bosnie. Tim a un charme certain. Son côté Sean Penn me plaisait.

Comment avez-vous composé l'appartement coloré et joyeux d'Isabelle ?

La fantaisie d'Isabelle se lit sur ses murs. Elle a un côté bobo qui s'y déploie. C'est chargé, très coloré avec des objets qui viennent de partout. On y détecte sa générosité. J'aime aussi le contraste qu'il y a entre son intérieur et celui, clinique, de la psy de couple. Filmer ces contrastes fait partie du plaisir de la mise en scène.

Votre bande originale fait la part belle à la guitare...

J'ai demandé à Armand Amar de composer une musique exclusivement à la guitare. Il y a toutes sortes de guitares ou assimilées, acoustique, électrique, oud, balalaïka, Ça offre des couleurs contrastées, et ça apporte aussi une certaine modernité au film.

Avez-vous intimement foi dans les pouvoirs du cinéma à ouvrir les consciences ?

Oui, j'y crois. Quand j'étais enfant et que je sortais d'un film, les héros s'imprimaient en moi. Je pense que cela fonctionne aussi à l'âge adulte, quand on arrive à entrer en empathie avec des personnages très humains. J'espère que Les Bonnes Intentions donnent à voir des personnages de ce type et qu'il donnera espoir dans le fait que le monde peut évoluer dans le bon sens. Car notre Isabelle, malgré tous ses défauts, parvient à faire bouger les lignes. Je souhaite qu'elle sache inspirer les spectateurs.

FILMOGRAPHIE GILLES LEGRAND

2014 : **L'ODEUR DE LA MANDARINE**

Réalisé par Gilles LEGRAND. Scénario de Guillaume LAURANT/ Gilles LEGRAND.

2014 : **AU PLUS PRES DU SOLEIL**

Film réalisé par Yves ANGELO. Scénario de Yves ANGELO/François DUPEYRON/Gilles LEGRAND

2011 : **TU SERAS MON FILS**

Réalisé par Gilles LEGRAND Scénario Gilles LEGRAND/Delphine de VIGAN.
Nomination au César 2012 du Meilleur espoir masculin pour Nicolas BRIDET.

2007 : **LA JEUNE FILLE ET LES LOUPS**

Réalisé par Gilles LEGRAND Scénario Gilles LEGRAND/ Philippe VUAILLAT/ Jean COSMOS.

2004 : **MALABAR PRINCESS**

Réalisé par Gilles LEGRAND Scénario Gilles LEGRAND/ Philippe VUAILLAT / Marie-Aude MURAIL.

RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES

1985 : Co fondateur avec Frédéric BRILLION de la société de production Epithète films qu'ils dirigent toujours ensemble.



ENTRETIEN AVEC AGNES JAOUI

Qu'est-ce qui vous touche dans l'écriture de Léonore Confino et dans ce scénario en particulier ?

J'ai été immédiatement séduite par le personnage d'Isabelle et par le sujet, fort et engagé, des Bonnes Intentions. Je suis très sensible à l'écriture de Léonore Confino, dont j'avais joué au théâtre Les Uns sur les autres. Je l'ai suivie dans ses différents projets. Quelque chose me touche dans sa façon d'aborder et de mettre en place les situations. Je trouve qu'elle est très honnête dans son écriture, elle n'essaie pas de plaire, ne cède ni à la mode ni à une facilité de penser. Elle me rappelle un peu la famille de Raphaële Moussafir, qui a écrit Du vent dans mes mollets de Carine Tardieu, dans lequel je jouais. On y retrouve, par exemple, les rapports mère-fille, un discours délicat sur le féminin. Elles ont en commun une façon très pure de se poser des questions et de les poser aux spectateurs. Léonore est singulière. J'aime beaucoup cette femme.

Certaines situations dans Les Bonnes Intentions font étroitement écho à Place publique, votre dernier film...

Les Bonnes Intentions pourrait être un spin-off du personnage d'Hélène dans Place publique. Il y a même un dialogue commun aux deux films. J'ai d'ailleurs donné le scénario de Place publique (qui était à quelques semaines d'être tourné) à Gilles et Léonore pour ne pas les prendre en traîtres.

Le cinéma saisit ce que vous dégagez : une conscience politique et un sens de l'engagement, notamment. Ce rôle ne laisse-t-il pas la place, aussi, à une forme d'autodérision de votre part ?

Dans Les Bonnes Intentions, j'avoue aussi avoir reconnu beaucoup des personnages que j'ai incarnés ces dernières années, comme si je poursuivais le même personnage à travers différents films et j'étais consciente d'accepter un rôle qui était une sorte de quintessence de la « bourgeoise engagée ». Est-ce de l'autodérision ?

Connaissiez-vous le cinéma de Gilles Legrand ?

J'avais seulement vu L'Odeur de la mandarine, qui m'avait beaucoup plu. Mais Les Bonnes Intentions n'a rien à voir avec son film précédent. Gilles aime passer d'un univers à un autre.

Les Bonnes Intentions avance sur un fil. Comment avez-vous trouvé l'équilibre entre drame et comédie ?

Je sais que Gilles avait peur qu'Isabelle ne soit pas aimable. J'ai essayé d'être toujours le plus sincère possible, y compris dans ses maladresses, sa névrose, sa jalousie. Pour trouver la note juste, j'ai beaucoup pensé à des gens que je connais et qui ont les mêmes convictions très fortes qu'Isabelle. Ses convictions la mènent, tout le temps. La première fois qu'on découvre Isabelle, elle dépose des sacs de vêtements et de médicaments à une association caritative. Beaucoup de ce qui la caractérise se condense dans ce geste : elle donne et se déleste dans le même temps...

C'est toute la complexité de ce personnage : à qui fait-elle du bien ?

C'est pour ça que le film nous renvoie à nous tous, car nous sommes toujours sollicités par la détresse, qu'elle soit en bas de chez soi ou montrée à la télévision. Que faire face à cela ? Comment soulager sa conscience ? Quelle position choisir d'adopter pour supporter de vivre en toute connaissance du malheur du monde, à une époque où ce n'est pas tolérable ? Isabelle choisit de s'engouffrer tête baissée en s'engageant. Gilles, à son sujet, m'avait dit : « C'est une fille chiante qui, au bout du compte, a raison ». C'est juste. C'est aussi parce qu'il y a des gens comme elle que les choses évoluent et qu'on n'est pas totalement dans l'inhumanité.

Le film pose cette question : peut-on donner sans attente de retour?

Isabelle n'est pas le dalaï-lama ! Elle est dans une attente. Elle cherche l'amour de sa mère. Elle n'est pas apaisée et dans une espèce de don total de son être. Cela dit, je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle donne vraiment, sans penser aux conséquences et sans calculer. Elle fait écho à l'une de mes devises : « Tout ce qui n'est pas donné est perdu ». C'est ce qui la sauve, car elle a aussi des côtés insupportables !

Il lui est beaucoup reproché, par exemple, de culpabiliser les autres...

Entre autres. On lui reproche aussi de ne pas s'occuper de ses enfants. Il est parfois plus facile de s'occuper des autres que de ses proches. Mais je pense que dans le cas d'Isabelle, ce n'est pas juste. Elle est choquée quand elle entend ce reproche. J'ai joué cette scène ainsi: ce n'est pas vrai, Isabelle est une super mère !

Dans ce film, vous jouez à la fois une mère, une fille et une petite-fille. Il est question de filiation chaotique...

Comme souvent dans l'univers de Léonore Confino. Isabelle aimerait que cette lignée se reconstruise. Elle est un peu noyée dans sa soif de réparation. Il y a eu une brisure avec sa mère, qu'elle tente de réparer. Sa grand-mère est très maternelle avec sa propre petite-fille, mais on sent qu'elle a dû être très dure avec sa mère, que joue Michèle Moretti. Cette question des reproches qui se reproduisent ou sautent des générations est très intéressante.

Aviez-vous en tête des modèles de femmes ?

Oui, la mère d'un ami et une amie à moi. J'avais en mémoire leur certitude d'être dans le juste, de savoir qui sont les victimes et qui sont les oppresseurs et comment se positionner par rapport à cela.

Vous êtes-vous documentée sur les cours d'alphabétisation ?

J'ai été assister à des cours de FLE (Français Langue Étrangère) pour observer les enseignants et leur public. J'ai aussi vu un spectacle à la Maison des Métallos, Glottodrame (scop langues plurielles) donné par des élèves. Les enseignants les avaient fait travailler sur toutes les expressions courantes en français. C'était très beau et émouvant de les voir sur scène, avec leurs profs à leurs côtés. Ce sont des gens que je trouve formidables, ces bénévoles investis. J'ai aussi plusieurs copines qui donnent des cours dans des classes de FLE, et des amies qui accueillent des migrants chez elles. Elles m'épatent.

Comment avez-vous réfléchi à la démarche et à l'apparence de votre personnage, toujours emmitouflée et chaussée d'épaisses bottines ?

Le choix des habits joue beaucoup. La costumière et moi-même ne voyions pas Isabelle en escarpins ! Ces bottines épaisses lestent la démarche. Il faut savoir aussi que nous avons tourné par -15° ! Il faisait un froid polaire pendant les scènes d'extérieur, et je suis quelqu'un d'hyper-frileux, donc je suis très emmitouflée dans ce film !

La question de la féminité d'Isabelle se posait-elle malgré tout ?

Il y a une demi-scène de charme au lit dans le film, mais elle s'arrête presque aussi vite qu'elle a commencé. Hormis cette séquence, Isabelle n'est jamais dans la séduction. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas de féminité. Enfin, j'espère...

Comment Gilles Legrand vous dirigeait-il ?

Gilles a besoin qu'on lui propose des choses pour choisir une orientation. Il rebondissait donc sur ce que je lui proposais. Il veillait à ce que je n'aie pas l'air d'une folle et à ce que je ne sois pas trop insupportable. C'était son axe principal.

Beaucoup d'émotions passent par votre regard, très souligné dans le film. Isabelle est un livre ouvert!

C'est comme cela que je la vois en tout cas. Cette femme est sans calcul et même d'une grande naïveté.

Les dialogues du film jouent avec les clichés, et votre personnage est amené à prononcer quelques énormités. Était-ce tâche aisée pour vous ?

Pas toujours. Je pense qu'il y a beaucoup de planches savonneuses dans ce film! Mais c'est écrit pour faire réagir, et j'aime bien les films qui grattent et suscitent le débat à leur issue.

Comment vous êtes-vous accordée à la troupe de comédiens qui vous entourent ?

Il a fallu apprendre à se connaître. Beaucoup des acteurs n'avaient pas ou avaient peu l'expérience du jeu. Le comédien roumain, par exemple, n'avait jamais joué et était quasi analphabète, je lui donnais donc des cours pour de vrai ! Nous nous sommes tous rencontrés au préalable et nous avons essayé de nous aider, de nous soutenir. Tout cela s'est fait de façon très bon enfant et très joyeuse.

C'est la première fois que vous tournez avec Alban Ivanov...

Jean-Pierre Bacri a joué avec lui dans *Le Sens de la fête* et m'a prévenue qu'il était un formidable camarade sur un tournage. C'est vrai que c'est un acteur très bienveillant. Ce fut facile avec lui. Il y avait une sorte d'évidence : nous partagions la même vision du film.

Quel souvenir gardez-vous de la séquence du repas de Noël ?

Il faisait très froid ce jour-là ! Je trouve cette séquence du repas d'une grande cruauté, parce que toutes ces bonnes intentions se transforment en jeu de massacre. C'était un excellent souvenir de tournage. Michèle Moretti est exceptionnelle et drôlissime dans cette scène. Je l'avais engagée dans *Comme une image* et j'étais heureuse de la retrouver.

Vaste débat... mais le cinéma peut-il, selon vous, ouvrir les consciences ?

Alain Resnais citait toujours Sacha Guitry, qui disait : « Je ne sache pas que la spectatrice qui vient de voir une représentation de *L'Avare* soit plus généreuse avec la dame du vestiaire. » Mais moi, oui, je pense que le cinéma peut faire bouger les lignes, ne serait-ce qu'un peu. Des films continuent de me changer. Comme *120 battements par minute*, par exemple, qui a modifié mon regard sur l'activisme, et notamment sur celui d'Act Up.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE AGNES JAOUJ

Réalisatrice et Scénariste Cinéma

2018 – **PLACE PUBLIQUE** coécrit avec Jean-Pierre Bacri

2013 – **AU BOUT DU CONTE**, coécrit avec Jean-Pierre Bacri

2008 – **PARLEZ-MOI DE LA PLUIE**, coécrit avec Jean-Pierre Bacri

2004 – **COMME UNE IMAGE**, coécrit avec Jean-Pierre Bacri,
Festival de Cannes 2004 – Prix du scénario

2000 – **LE GOÛT DES AUTRES**, coécrit avec Jean-Pierre Bacri

César 2001 – Meilleur film, Meilleur scénario, Meilleur second rôle masculin, Meilleur second rôle féminin et 5 nominations dont
Meilleur réalisateur, Meilleur montage et Meilleur acteur

Scénariste Cinéma

2018 – **PLACE PUBLIQUE** coécrit avec Jean-Pierre Bacri

1997 – **ON CONNAIT LA CHANSON** de Alain Resnais, coécrit avec Jean-Pierre Bacri

1996 – **UN AIR DE FAMILLE** de Cédric Klapisch, coécrit avec Jean-Pierre Bacri et Cédric Klapisch -
César 1997 – 3 prix dont le César du Meilleur scénario

1993 – **CUISINE ET DÉPENDANCES** de Philippe Muyl, coécrit avec Jean-Pierre Bacri et Philippe Muyl

1993 – **SMOKING/NO SMOKING** de Alain Resnais, coécrit avec Jean-Pierre Bacri
César 1994 – 5 prix dont César du Meilleur film et Meilleur scénario

Actrice

2018 – **PLACE PUBLIQUE** de Agnès Jaoui

2017 – **AURORE** de Blandine Lenoir

2015 – **JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE** de Baya Kasmi

2015 – **COMME UN AVION** de Bruno Podalydès

César 2016 – Nominaton au César de la Meilleure actrice dans un second rôle

2013 – **AU BOUT DU CONTE** de Agnès Jaoui

2012 – **DU VENT DANS MES MOLLETS** de Carine Tardieu

2008 – **PARLEZ-MOI DE LA PLUIE** de Agnès Jaoui

2005 – **LA MAISON DE NINA** de Richard Dembo

2004 – **COMME UNE IMAGE** de Agnès Jaoui

2000 – **LE GOÛT DES AUTRES** de Agnès Jaoui

César 2001 – Nominaton au César de la Meilleure actrice dans un second rôle

1997 – **ON CONNAIT LA CHANSON**

César 1998 – César de la Meilleure actrice dans un second rôle.



ALBAN IVANOV

D'origine russe, Alban Ivanov découvre sa passion pour le jeu à l'âge de 11 ans. Formé à l'improvisation théâtrale par Alain Degois dans la compagnie Déclic Théâtre, il abandonne rapidement les bancs du collège pour se lancer dans la comédie. Alban Ivanov fait ses débuts artistiques avec la Ligue d'improvisation des Yvelines en 1997. Il rejoint ensuite la troupe Trait d'Union en 2002, puis se produit sur scène dans le duo Not Mo Molière de Djemel Barek en 2005, puis dans Famille de stars en 2006 et L'Avare de Molière en 2008.

CINEMA

- 2011 : **LES MYTHOS** – Denis THYBAUD
N'IMPORTE QUI – Raphaël FRYDMAN
AU BISTROT DU COIN – Charles NEMES
- 2013 : **LA MARCHÉ** – Nabil BEN YADIR
BELLE COMME LA FEMME D'UN AUTRE – Catherine CASTEL
MOHAMED DUBOIS – Ernesto ONA
- 2017 : **LE SENS DE LA FÊTE** – Eric TOLEDANO & Olivier NAKACHE
PATIENTS – Fabien MARSAUD et Medhi IDIR
- 2018 : **LE GRAND BAIN** – Gilles Lellouche
WALTER – Varante SOUDJIAN
LES FOOTEUSES – MOHAMED HAMIDI
LA VIE SCOLAIRE – Grand Corps Malade & Mehdi IDIR dit Minos

TV

- 2002 : **L'INSIT** – Jean SAGOLS
- 2003 : **FRANCK KELLER** – Stéphane KAPPES / Dominique TABUTEAU
- 2005 : **TROIS FEMMES ... UN SOIR D'ÉTÉ** – Sébastien GRALL
- 2008 : **PLIÉ EN 4** – Jean SAGOLS
- 2012 : **ÇA VA, ÇA VIENT** : Nicolas CIATTONI BONAVENTURE
- 2014 - 2016 : **LA PETITE HISTOIRE DE FRANCE** (Saison 1,2,3)

THEATRE

- 2005 : **NOT MO MOLIERE** – Djemel BAREK
- 2006 : **FAMILLE DE STARS** – Rémi Rosello et Jean-Paul BESICONI
- 2008 : **L'AVARE** – Jean-Daniel LAVAL
- 2012 : **C'EST TOUT DROIT OU L'INVERSE** – Franck HARSCOQUET
- 2015 - 2018 : **ELÉMENT PERTUBATEUR**

WEBSERIE

- 2015 : **GOLDEN MOUSTACHE**

TIM SEYFI

Tim Seyfi est né à Yildezeli en Turquie et grandit en Allemagne. Il commence par étudier le français et l'anglais dans le but de devenir traducteur-interprète. Sa fibre artistique, le pousse à suivre les cours Florent, à Paris. Sa carrière décolle en 1995 : il convainc dans la pièce de Rainer W. Fassbinder, Le Bouc, et est engagé dans le rôle principal d'un téléfilm allemand, Bienvenue à Kronstadt. C'est un acteur connu pour jouer une grande variété de rôles dans de nombreuses langues.

CINEMA

- 2001 : **GOD IS A DEAD FISH** - W. VON BREMEN
- 2004 : **HEAD-ON** – F. AKIN
- 2008 : **THE GOAL OF MY LIFE** – M. SEKER
- 2009 : **THE DOOR : LA PORTE DU PASSÉ** – A. SAUL
- 2009 : **FLEUR DU DÉSERT** – S. HORMANN
- 2010 : **VINCENT WANTS TO SEA** – R. HUETTNER
- 2014 : **GERONIMO** – T. GATLIF
- 2016 : **TORIL** – L. TEYSSIER
- 2016 : **DANSE AVEC LES CHACALS** – M. SEKER
- 2017 : **BYE BYE GERMANY** – S. GARBARSKY

THÉÂTRE

- Depuis 1998 : Membre de la troupe de Théâtre d'improvisation Fast-Food à Munich
- 2012 : **FUNK IS NOT DEAD** – I. Uner

TELEVISION

- 2007 : **TATORT- SCHATTEN DER ANGST** / M. EIGLER
- 2009 : **DER MANN AUF DER BRÜCKE** / R. SILBER
- 2010 : **NINA UNDERCOVER** / S. ROST
- 2011 : **SO WIE DU BIST** / W. MURNBERGER
- 2014 : **LA NEUVE** / B. ALAKUS
- 2014 : **COMMISSAIRE MARTHALER - L'ANGE DE LA MORT** (Arte) L. VON NASO
- 2015 : **BRAQUO 4** (Canal+) / X. PALUD
- 2016 : **BERLIN STATION** / J.D. COLES

COURT-MÉTRAGE

- 1998 : **MAGIC BUS** - E. KUSTURICA
- 2000 : **THE COOKIE THIEF** - K. SEHRINGER
- 2010 : **ET PUIS LES CORBEAUX LE MANGE** - J. FRYDETZKI
- 2015 : **MRS. NEBILE'S WORMHOLE** - P. YORGANCIOLU

CLAIRE SERMONNE

Claire Sermonne est une comédienne française d'origine russe. Son père Bruno Sermonne grand homme de théâtre, lui transmis très jeune l'amour des planches. Elle a ainsi étudié à l'école de théâtre de Moscou.

CINEMA

2002 : **ECHO** – E. WAJMANN

2015 : **MONSIEUR CAUCHEMAR** – J-P. MOCKY

2017 : **INFERNO D'AUGUST STRNDERBERG** – P-A MILLE

2018 : **TRAIN STORY** - T. SEIGMANN

THEATRE

2007: **LE CID** - A. Olivier

2010 : **ATHALIE** - T. GALIEVSKY

2011 : **LA PLUS FORTE** - B. SERMONNE

2012 : **LA DAME AUX CAMÉLIAS** - F. CASTORF

2013 : **LES AMOURS VULNÉRABLES DE DSDEMONE ET OTHELLO** R. BEN SADIA-LAVANT
PELLEAS ET MELISANDRE - C. FOUIN

2014 : **LA CERISERAIE** - J. ROMELAND

HAMLET - L. COHEN-PAPERMAN

2015-2017 : **LE VIVIER DES NOMS** - V. NOVARINA

LA NUIT DES ROIS - C. POIRÉE

2017 : **LE PARTAGE DE MIDI** – L. COHEN-PAPERMAN

2018 : **LE CID** - Y. BEAUNESNE



ENTRETIEN AVEC LEONORE CONFINO (SCENARISTE)

Pour écrire Les Bonnes Intentions, votre premier scénario porté à l'écran, vous vous êtes immergée dans des cours d'alphabétisation...

Gilles Legrand et Frédéric Brillion, les producteurs du film, m'ont présenté une de leurs amies, Marianne de Dainville, qui donne des cours en prison et dans des maisons de quartier. Je suis allée observer la façon dont elle travaillait. Pendant le premier atelier, Marianne m'a installée à côté d'un jeune Irakien qui avait voyagé des mois dans des conditions épouvantables pour débarquer à Carrières-sous-Poissy en plein hiver. C'était son premier cours d'alphabétisation, mais en deux heures, il en avait intégré les rudiments parce qu'il avait été à l'école en Irak. Dans la classe, d'autres élèves qui suivaient les cours de Marianne depuis cinq ans progressaient peu, ils avaient encore du mal à écrire la date : ils n'avaient jamais appris à apprendre. J'ai trouvé que c'était un outil de tolérance que de donner à voir ces inégalités aux spectateurs. Malgré toute la volonté du monde, ne pas avoir accès à l'éducation jeune peut vous entraver toute votre vie. Ce constat si concret, si simple, dans ce centre social, m'a bouleversée.

Quels sont, selon vous, les ressorts intérieurs, conscients et inconscients, de ces bénévoles ?

En voyant les bénévoles d'associations humanitaires, je me suis demandé pourquoi certains ont cette vocation de sauver les autres et d'autres pas. Pourquoi moi, par exemple, l'ai-je moins qu'eux, cette vocation ? Je voulais essayer de comprendre. Le film questionne la gratuité du don de soi. Je crois qu'on attend toujours une réponse au don... peut-être comme en amour : aimer sans aucun retour n'existe pas, on attend une contrepartie, même si elle est assez abstraite. Est-ce la réparation d'une culpabilité ? Un besoin de se sentir utile ? D'être estampillé « irréprochable » ? Quelle que soit la nature de l'échange, le fondement du lien humain persiste : donner et recevoir.

Dans quelle mesure cette thématique faisait-elle écho en vous ?

En observant ces cours, j'ai vite compris que je n'étais pas là par hasard. J'ai pensé à ma mère, qui s'est beaucoup engagée dans l'humanitaire et nous a impliqués avec mes frères sans forcément nous demander si ça nous convenait. C'est devenu un axe de notre éducation. La maison a été un lieu de passage. J'ai le souvenir d'un héroïnomane en sevrage resté quelque temps. À Noël, nous recevions des SDF... Et puis il y a eu de grandes étapes : quand j'avais huit ans et demi, nous sommes partis vivre en Inde pendant un an, et quand j'avais dix ans, nous avons reçu une famille bosniaque qui fuyait la guerre de Yougoslavie (ce n'est pas un hasard si Isabelle, dans le film, est mariée à un ancien réfugié bosniaque).

Elle nous a donc sensibilisés très tôt, mes frères et moi, à la douleur du monde. À l'époque, je trouvais ça dur en tant qu'enfant de voir toute cette attention portée sur l'extérieur... J'ai pu en éprouver de la jalousie. Pour ma mère, qui venait d'un milieu confortable, il y avait cette évidence de donner ce qu'elle avait reçu, comme un relais. Le personnage d'Isabelle en est naturellement nourri. Pour moi, ce film était un moyen de comprendre sa démarche, sa décision d'éduquer ses enfants dans l'altruisme, même si ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pu accéder à ma fibre sociale. Définir Isabelle dans les différentes phases d'écriture m'a permis de mieux comprendre ce qui a motivé ma mère dans ses choix et vice-versa !

Les Bonnes Intentions entend-il tordre le cou aux clichés relatifs aux nationalités des personnages ?

Dans la première scène de cours du film, Isabelle demande aux étrangers de lister les clichés sur leurs nationalités. Et ils sont l'un après l'autre très lucides ! Puis on se rend compte qu'eux aussi projettent des clichés sur les autres : personne n'y échappe. Je remarque qu'autour de moi, beaucoup se

pensent affranchis mais... si on est honnête avec soi, briser ses préjugés est un travail quotidien. Le but du film était de faire plier les clichés de chaque personnage devant son humanité et ses enjeux intimes. Dans cette même idée, il fallait aussi bousculer « l'héroïsme humanitaire » en montrant que les idéaux s'effritent au contact de la réalité. La bascule de ce cliché-là dans le film opère quand la personne qui est censée aider perd pied et devient plus fragile que ceux à qui elle vient en aide.

La famille dysfonctionnelle est une thématique très présente dans votre travail théâtral. On la retrouve dans ce film, notamment dans les liens chaotiques qui unissent Isabelle et sa mère...

Dès lors que notre place dans la famille n'est pas éclairée, je pense qu'on la cherche indéfiniment. C'est le cas d'Isabelle. Elle agit sur des manques : elle va chercher à tisser des liens familiaux ailleurs que dans sa propre famille... Mais cela s'avère décevant, parce que les gens qu'elle entend aider n'attendent pas cela d'elle. Prendre en compte ce malentendu affectif va la faire grandir. Peut-être qu'on passe sa vie à tester son fonctionnement familial sur d'autres terrains de jeux, pour pouvoir mieux y revenir et peut-être, réparer.

Agnès Jaoui jouait le rôle d'une mère dans votre pièce Les Uns sur les autres. Qu'incarne-t-elle à vos yeux ?

Agnès est un être profondément généreux et vivant, qui accepte de bouger au contact des autres. Cette forme de porosité chez des gens qui ont une carrière aussi dense me semble rare. Dans Les Bonnes Intentions, le personnage d'Isabelle est écrit sur le fil: on peut l'aimer ou la détester. Et avec Gilles, nous savions que si c'était Agnès qui l'incarnait, on allait l'aimer à la première seconde et lui pardonner toutes ses erreurs... parce qu'elle serait en mouvement. Agnès et moi sommes sensibles à la psychanalyse, au déni, à la question de l'abandon. Ces thématiques nous relient toutes deux. Gilles et moi avons rapidement pensé à elle, mais nous tenions à nous en détacher pendant l'écriture pour envisager Isabelle comme un personnage à part entière. Cela permet ensuite de créer une perspective entre l'acteur et le personnage. Et en effet, Agnès, en incarnant les maladresses de cette femme dédiée à l'humanitaire, surprend et bouleverse.

Quels étaient les écueils à éviter au scénario ?

Je crois qu'il aurait été dommage d'apporter des réponses fermées sur ce qu'est « aider les autres »... que chacun puisse se questionner sur son propre rapport à la solidarité. Si Isabelle se prend les pieds dans le tapis, il ne fallait pas non plus tomber dans l'angélisme du côté des élèves et faire en sorte que tous existent dans leurs contradictions. Et enfin, le plus grand écueil aurait été, à travers les faux pas d'Isabelle, de condamner le travail humanitaire ! Au contraire, c'est un appel à la tentative ! Il était très important, pour Gilles et moi, d'insister sur les victoires d'Isabelle, même si elle tâtonne.

Pourquoi avoir autant chargé le passé familial d'Elke ?

Isabelle, comme une petite fille, est jalouse d'Elke, qui lui pique un cours d'alphabétisation qu'elle convoitait. Elle aussi tombe dans le racisme : Elke est allemande et Isabelle ne se prive pas de petites allusions sur le passé de son pays. Sauf qu'Elke porte vraiment l'héritage de la guerre côté bourreaux : son grand-père était Himmler. Malgré l'insoutenable culpabilité par filiation, la jeune Allemande tente de donner du sens à sa vie en travaillant dans l'humanitaire... et elle le fait bien. Petit à petit, alors qu'Isabelle avait trouvé dans les origines d'Elke une arme pour détruire sa rivale, elle ne peut que s'incliner face à ses qualités humaines. À travers cette relation, nous voulions raconter une fois de plus que tout individu a le droit d'exister en dehors de sa nationalité et de ses origines, aussi monstrueuses soient-elles.

Le film chemine vers un idéal de tolérance entre les personnages, jusqu'à la fin où les personnages vont vivre une forme d'utopie, quelques jours durant, rassemblés dans le même appartement...

C'est un film résolument anti-clivages, anti-portes, anti-murs. Une partie de la résolution d'Isabelle vient quand elle casse la frontière entre sa famille qui lui reproche toujours son engagement et son groupe d'élèves : tout le monde débarque à la maison, et elle doit assumer qu'elle aime ça, qu'elle le revendique même. Le film dit aussi que le lien se niche non pas dans de grands discours mais dans le fait de faire des choses concrètes ensemble avec un but commun... C'est ce qu'ils font en allant à l'auto-école ensemble pour passer leur permis.

Votre écriture joue avec les difficultés de la langue française...

On oublie que notre langue est une montagne d'irrégularités ! Comment voulez-vous vous en sortir, ne serait-ce qu'avec le son « é » qui peut s'écrire « er », « ez », « et », « es » ?! Alors on assiste à un joli massacre de la langue française, qui donne de vraies occasions de poésie et de rire : tant mieux ! Quand un des personnages dit : « Mon fils a eu le vaccin BCBG » au lieu du « BCG », je trouve ça drôle et touchant. C'est une phrase que j'ai entendue. On a tendance à avoir peur de l'influence des autres cultures sur notre langue, mais il n'y a que les langues mortes qui ne bougent plus. Tous ces mouvements racontent sa vivacité.

Quelle fut votre réaction à la vision du film projeté sur grand écran?

J'étais bouleversée. J'ai trouvé que Gilles avait créé, aussi bien dans l'image que dans la direction des acteurs, un mélange sensible de comédie, de film social et de quête intime. Je me suis dit que c'était un mélange osé... qui ressemble à Gilles, à son humanisme bougon ! À la toute fin, j'ai pleuré comme une madeleine: j'ai repensé à toute l'aventure humaine du film, condensée dans le dernier plan... comme une mise en abîme. Quand, au dernier plan d'un film, on arrive à faire lâcher une barrière au spectateur, je pense que ça perdure en lui.

Avez-vous foi dans les pouvoirs du cinéma à faire bouger les consciences ?

Oh oui ! Dans les régimes totalitaires, on muselle l'art en premier. Le réalisateur ukrainien Oleg Sentsov, emprisonné en Russie, c'est la preuve de l'immense pouvoir du cinéma.

AUTEUR THEATRE

2011 : **BUILDING**, Editions Œil du Prince, Mise en scène Catherine Schaub

2013 : **RING**, Editions Œil du Prince Mise en scène Catherine Schaub

2014 : **DES CHATS DANS LA GORGE**, LE BRUIT DE LA MACHINE À LAVER, Mise en scène avec Tessa Volkine

2014 : **LES UNS SUR LES AUTRES**, Editions Œil du Prince, Mise en scène Catherine Schaub

2015 : **PARLONS D'AUTRE CHOSE**, Mise en scène Catherine Schaub

2015 : **GROS GRAND BRUYANT MAIS FIABLE À 100%** Binome initié par la Compagnie Les sens des Mots

2015 : **LE POISSON BELGE**, Editions Actes Sud, Mise en scène Catherine Schaub | avec Géraldine Martineau et Marc Lavoine

CINEMA

2016 : **L'air Pur** : Co-écriture avec Christophe Lamotte et Pierre Chosson

LISTE ARTISTIQUE

ISABELLE	Agnès JAOUÏ
ATTILA	Alban IVANOV
AJDIN	Tim SEYFI
ELKE	Claire SERMONNE
JACQUELINE	Michèle MORETTI
CYRANO	Philippe TORRETON
CHRISTIAN	Eric VIELLARD
AGNES	Marie-Julie BAUP
DIRECTEUR	Didier BENUREAU
FRANCINE	Martine SCHAMBACHER
CHUANG MU	Chantal YAM
RADU	Romeo HUSTIAC
MIROSLAVA	GiedRé
SOUAD	Saliha BALA
THIAGO	Nuno ROQUE
BAH	Bass DHE
ZOE	Lucy RYAN
PAUL	Théo GROSS
MAMITA	Jenny BELLAY
ARWA	Tatiana ROJO
TATIANA	Daria PACHENKO

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	GILLES LEGRAND
Scénario & dialogues	LEONORE CONFINO et GILLES LEGRAND
Directeur de la photographie	PIERRE COTTEREAU
Compositeur musique	ARMAND AMAR
Chef décorateur	Riton DUPIRE-CLEMENT-ADC
Chef costumière	ANNE SCHOTTE
Chef monteur image	ANDREA SEDLACKOVA
Chef monteur son	THOMAS DESJONQUÈRES/BRUNO REILAND
Chef opérateur du son	OLIVIER MAUVEZIN
Animation 3D	BATMANU
1 er assistant réalisateur	EURIC ALLAIRE
Scripte	MARIE GENNESSEUX
Directeur du casting	PASCALE BERAUD et JULIETTE DENIS
Directeur de production	PHILIPPE HAGEGE
Directeur de post-production	CHARLOTTE REICHENBACH
Producteurs	FRÉDÉRIC BRILLION
Coproduction	EPITHETE FILMS, France 3 CINEMA
Vendeur international	CHARADES
Avec la participation de	CANAL+, OCS, FRANCE TELEVISIONS, CINECAP, CINECAP 2, LA BANQUE POSTALE IMAGE 12, MANON 8
Distribution Suisse	Frenetic Films